

LIQUÉFACTION SOCIALE & LIQUIDATION HUMAINE

L'émergence d'une société liquide constitue la conséquence ultime du constructivisme. Pour y résister, il convient de défendre notre identité dans toutes ses dimensions, universelle et particulière.

**JOËL
HAUTBERT**

L'OBJECTIF AFFICHÉ EST DE DÉFAIRE

Le premier des conditionnements réside dans la dimension biologique de notre nature. Nous naissons avec un sexe masculin ou féminin. Comme toute idéologie, le genre prend ses distances avec le réel et les données de l'expérience et de l'observation élémentaire pour affirmer que l'individu est habilité à décider lui-même de son identité sexuelle, faisant fi de la réalité biologique de chacun.

De manière constante et militante, les théoriciens du genre contestent l'existence d'une nature des choses et, bien sûr, d'une nature humaine. Les comportements, les pratiques, les sentiments, les pensées sont de simples produits sociaux, des déterminations imposées par des rapports de force.

Cette dernière allégation semble opposer nature et culture, dans la mesure où tout serait produit par les faits sociaux. Mais à la

vérité, les choses sont plus complexes. Bérénice Levet a très bien montré² que la théorie du genre refuse tout donné, aussi bien naturel que culturel. En effet, la déconstruction atteint le lien social en profondeur puisque tout donné est suspect de domination.

Par exemple, selon Judith Butler, le choix du prénom de l'enfant «institutionnalise» le sexe de l'enfant (garçon ou fille) et constitue une violence, un acte de domination à l'égard de l'enfant. Il convient par conséquent de lutter pour obtenir le droit de changer de prénom, afin de se réapproprier sa propre identité.

Au-delà du cas particulier de la modification de l'état civil, se profile le rejet complet de tout ce que l'individu n'a pas choisi lui-même.

Ainsi, les traditions, les coutumes, les habitudes de vie transmises de génération en génération, tout ce qui fait l'épaisseur de l'humanité est suspect de domination et de violence.

Rejeté, le lien social laisse la place à la déliaison complète, au profit de volontés débiologisées et coupées de tout héritage, comme si l'homme pouvait se faire tout seul. L'objectif affiché est de défaire.

LIQUÉFACTION SOCIALE

Il ne faut pas concevoir le genre comme une théorie particulière, isolée. Il n'est que la mise en œuvre la plus bruyante de la déconstruction conduisant à la liquéfaction de la société, que des sociologues ont perçue avec leurs propres outils de diagnostic, sans pour autant en tirer toutes les conséquences et en démontrer le fondement.

Cette notion de liquéfaction est par exemple mise en évidence par le sociologue américain Zygmunt Bauman, dans plusieurs ouvrages, en particulier *La vie liquide* et *La société assiégée*. La «non-fixité», entendue comme l'absence d'enracinement, est assimilée aujourd'hui à la liberté.

«On pourrait cependant affirmer, écrit Zygmunt Bauman, que le fait d'avoir une identité non

fixe, éminemment de type «jusqu'à nouvel ordre», n'est pas un état de liberté mais une conscription obligatoire qui ne connaît jamais de vainqueur : une bataille au quotidien, où aucun répit n'est permis, visant à se débarrasser de, ruiner, oublier»³.

Cette conception erronée de la liberté permet de s'émanciper de toutes nos obligations. «Quand l'«identité» eut cessé d'être un

Le refus de tout héritage conduit à la négation de l'idée même d'engagement et nous réduit à ne rien transmettre, puisque ce que nous transmettons est également suspect de violence à l'égard d'autrui. Le refus de la fertilité est au cœur des débats contemporains.

héritage encombrant (dont on ne pouvait se débarrasser) quelque confortable (impossible de le retirer), ainsi qu'un acte d'engagement de type une-fois-pour-toutes à quelque chose dont on attendait ou espérait qu'il dure jusqu'à la fin des temps, quand elle fut également devenue en lieu et place la tâche de toute une vie pour des individus dignes de confiance, l'identité dut se transformer, et se transforma bel et bien, en la tentative de nous la-

ver les mains de nos engagements passés»⁴.

C'est fort logique. La négation de l'enracinement, de la bonté des liens communautaires (familiaux, etc.) et la revendication d'une identité sans cesse changeante justifient pleinement l'abandon de toute forme d'engagement stable, aussi bien à l'égard des autres qu'à l'égard de la Cité.

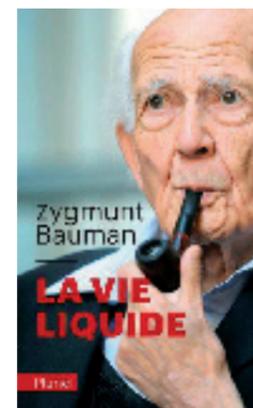
Le refus de tout héritage conduit ainsi à la négation de l'idée même d'engagement et nous réduit à ne rien transmettre, puisque ce que nous transmettons est également suspect de violence à l'égard d'autrui.

Le refus de la fertilité est au cœur des débats contemporains.

La société liquide est débarrassée de tout lien véritable en dehors de ceux, circonstanciels et momentanés, que les hommes établissent entre eux pour satisfaire leurs intérêts personnels.

La justification théorique du refus de l'héritage, à recevoir et à transmettre, transforme tous les hommes en déshérités⁵ et dissout toute possibilité de commun familial et politique.

Le consumérisme ambiant participe largement à ce phénomène de liquéfaction, puisqu'il limite l'horizon humain aux biens matériels sans cesse renouvelés. L'obsolescence programmée de produits conçus pour devenir rapidement des déchets illustre



La vie liquide est la vie prise dans le flux incessant de la mobilité et de la vitesse. Elle est le triomphe du consumérisme. Ed Pluriel, 2013, 16 € en vente sur notre site

La société est assiégée sur deux fronts : d'un côté, un monde globalisé, que ne structurent plus les anciennes règles, de l'autre, une politique de gestion de la vie de plus en plus «liquide» et mal définie. Ed Pluriel, 2005, 11 €, en vente sur notre site



(1) *L'influence du structuralisme dans l'idéologie déconstructiviste*, p. 16. (2) Bérénice Levet, *La théorie du genre ou le monde rêvé des anges*, Ed. Grasset, 2014, réédité en Poche avec une préface de Michel Onfray.. (3) Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Ed. Pluriel, p. 56. (4) *Ibid.* (5) Cf. le livre de François-Xavier Bellamy, *Les déshérités ou l'urgence de transmettre*, Ed. J'ai lu, 2016.

le refus du durable au profit de l'éphémère, le refus du permanent au profit du passager.

LA HAINE DE TOUTE FORME DE FÉCONDITÉ

En résumé, notre société contemporaine exècre toutes les formes de fécondité. Les féministes radicales définissent d'ailleurs l'union conjugale comme un acte de violence à l'égard des femmes.

La défiance à l'égard de l'héritage transmis constitue également une forme de rejet de la fertilité, puisque la transmission préserve le patrimoine reçu et permet son accroissement, afin qu'il nourrisse l'esprit des générations à venir. Concevoir cette transmission en termes de violence et de rapport de forces assimile les divers conditionnements sociaux à des violences insupportables.

A cela s'ajoute les mesures toujours plus contraignantes à l'égard des opposants à l'avortement, que l'on veut ériger en droit fondamental. Transmettre la vie et permettre son épanouissement dans un cadre stable, puis transmettre l'héritage reçu, principes élémentaires de notre condition humaine pour la perpétuation de l'espèce et de la civilisation, deviennent progressivement des actes réprouvés, susceptibles de cacher une volonté de domination.

LIQUIDATION HUMAINE

Que l'on prenne la peine d'y réfléchir, il existe une évidente logique dans la revendication de faire de l'avortement un droit fondamental.

La liquidation des êtres humains considérés comme des obstacles à la libre disposition de soi est au

cœur de l'idéologie qui insuffle son esprit à nos institutions.

La liquéfaction de la société et la liquidation des innocents sont les deux faces d'un même mouvement, d'une même idéologie mortifère.

L'expression «culture de mort» ne vise donc pas exclusivement l'avortement et l'euthanasie. Elle désigne l'esprit général d'une idéologie dont les effets se déploient avec une amplitude toujours plus large, à partir de plusieurs épicycles.

LE TEMPS DU TRANSHUMANISME

Pour couronner le tout, voici le temps du transhumanisme ! Après s'être débarrassé de Dieu,

S'il existe de multiples contradictions entre les forces de décomposition, elles se réunissent en revanche autour de leur finalité ultime : la révolte contre l'ordre des choses, tel qu'il a été créé.

il convient, pour faire bonne mesure, de se débarrasser de l'être qu'il a créé à son image, l'homme lui-même.

Le transhumanisme a au moins pour mérite de prouver qu'il est bien difficile de promouvoir avec succès un véritable humanisme sans référence à Dieu. Le projet prométhéen d'homme augmenté, dont l'actuel président en fin de quinquennat a parlé devant une assemblée de franc-maçons, est l'ultime visage (au jour d'aujourd'hui) du processus révolutionnaire qui se présente progressivement à nos yeux.

Comme l'indique le mot lui-même, inventé par Julian Huxley⁶ afin de donner un nouveau visage à l'eugénisme, il s'agit de sortir de notre condition d'homme en créant des

êtres hybrides, mi-homme, mi-robot, que l'on veut doter d'une intelligence et d'une conscience artificielles.

Il n'est pas anodin de souligner à quel point notre société déconstruit très exactement le plan divin tel qu'il est enseigné par l'Eglise.

Quelle curieuse sensation d'un plan concerté, comme s'il y avait une intelligence derrière, tirant les ficelles d'hommes plus ou moins conscients de ce qu'ils font.

S'il existe de multiples contradictions entre les forces de décomposition, elles se réunissent en revanche autour de leur finalité ultime : la révolte contre l'ordre des choses, tel qu'il a été créé.

Les grands axes des combats à mener découlent des lignes qui précèdent.

Le combat pour la vie ne peut être dissocié de la défense des communautés naturelles au sein desquelles elle se développe et s'épanouit, la famille et la commu-

nauté nationale.

Il nous faut défendre notre identité dans toutes ses dimensions, universelle d'une part, en tant que membre du genre humain, nationale d'autre part, en tant qu'être naturellement incarné dans une famille et une Cité, porteuse d'une civilisation.

D'un point de vue strictement politique, la rupture avec les institutions supranationales, principaux vecteurs de la culture de mort, est indispensable.

Partout, aujourd'hui, des forces se dressent contre ce projet déshumanisant, soit dans sa globalité, soit dans certains de ses aspects (le genre, la globalisation...).

La configuration politique internationale a beaucoup changé

en 2016, dans un sens inattendu pour les oligarchies en place.

Ces événements récents, qui en appellent d'autres, nous incitent à garder à l'esprit que rien

n'est jamais écrit d'avance et que le courage d'une minorité active et bien formée, que l'on doit soutenir de plus en plus nombreuse, menant patiemment un combat de longue haleine, suffit pour

renverser une situation plus que délicate. ■

Joël Hautebert

(6) Julian Huxley est le frère d'Aldous Huxley, auteur de la fameuse dystopie *Le meilleur des mondes*.

Les qualités du «prince»

Le Président Hollande a réussi l'exploit de nous offrir le spectacle d'une vie affective supposée «normale» à notre époque (le changement c'est tout le temps), à travers le parcours exemplaire d'un homme de la France «d'en-haut» additionnant des compagnes emblématiques : une actrice succédant à une journaliste, prenant elle-même la suite d'une femme politique... que l'on retrouve pourtant ministre sous la présidence de son ancien compagnon ! (...). Dans un entretien qu'il faut relire, Patrick Buisson soulignait que «l'erreur profonde de nos dirigeants est de croire que la proximité et non la grandeur est source de popularité»¹. On dit souvent que les peuples ont les gouvernants qu'ils méritent. Certes, mais cela ne signifie pas que les peuples s'en réjouissent. Après l'annonce de son retrait de la prochaine élection, l'actuel président a enfin pu bénéficier d'un sondage positif, puisque 94% des Français, soulagés, ont approuvé son choix !

La médiocrité suscite la dérision et l'autorité n'en sort jamais renforcée. Comment honorer un gouvernant qui n'honore pas lui-même sa fonction par un comportement adéquat ? Au premier siècle de notre ère, Plutarque affirmait que «toute magistrature est une affaire sacrée et élevée, et elle doit être honorée par le magistrat lui-même»². Animé du même sens de l'autorité, Bossuet avertissait son royal élève : «A la grandeur conviennent les choses grandes (...). Les pensées vulgaires déshonorent la majesté. (...) Le prince est par sa charge, entre tous les hommes, le plus au-dessus des petits intérêts, le plus intéressé au bien public»³.

(...) Ne mésestimons pas l'attrait qu'exerce sur la population la pratique des vertus dans l'exercice de la politique, qu'il s'agisse de la bonne tenue personnelle, bien sûr, mais aussi des vertus politiques. Si Néron ne fit pas bon usage de la sage leçon de Sénèque, elle reste d'actualité pour nous : «Tu trouves pesant qu'on enlève aux rois le libre pouvoir de parler que possèdent les plus humbles»⁴. «C'est là, dis-tu, servitude, non souveraineté. Quoi ? Ne fais-tu pas l'expérience que c'est pour toi une noble servitude ? Autre est la condition de ceux qui sont cachés au sein d'une masse qu'ils ne dépassent pas, dont les vertus luttent longtemps pour se manifester et dont les vices sont couverts de ténèbres : Vos actions et vos paroles, la rumeur les recueille»⁵.

(1) *L'Homme nouveau*, n°1627, 3-12-2016. (2) Plutarque, *Conseils aux politiques pour bien gouverner*. Rivages poche, 2007, p.111. (3) *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, Livre V, II^e proposition. (4) Sous-entendu de parler sans contrôle de choses insignifiantes voire malsaines. (5) *De clementia*, Livre I, VIII-1. (6) Plutarque, opus cit., p. 34. (7) *Satires*, VIII. (8) Cité par Plutarque, opus cit., p.87.

Nos candidats peuvent aussi écouter les conseils de Plutarque, qui fait écho à la «noble servitude» évoquée par Sénèque : «Les petits travers paraissent grands quand on les voit dans la vie des souverains et des politiques, à cause de cette opinion que le grand nombre se fait du pouvoir et de la politique comme d'une grande affaire qui doit être pure de toute extravagance et de toute dissonance»⁶.

Et ce n'est pas DSK qui contredira Juvénal : «Plus haut placé est le coupable. plus éclatant, à la moindre défaillance, le scandale»⁷.

Corruptio optimi pessima ! N'étant pas servie par l'élévation morale espérée chez celui qui l'exerce, la fonction publique perd alors sa légitimité auprès de ceux qui lui sont soumis. La politique n'est pas un simple jeu mécanique d'institutions désincarnées. «Ce n'est pas seulement la charge qui représente l'homme, mais aussi l'homme qui représente la charge», disait l'homme politique grec Epaminondas au IV^e siècle avant notre ère⁸.

Une nouvelle fois, on voit l'abîme qui sépare, d'un côté, la sagesse antique et le christianisme appuyés sur les vertus morales et, de l'autre, nos temps actuels. Le pire aujourd'hui n'est pas dans les actes eux-mêmes, mais dans leur justification, faisant passer les faiblesses des gouvernants pour des progrès, à quelques exceptions près.

À l'époque médiévale, il existait une littérature politique destinée à la formation des gouvernants que l'on désignait sous le nom de *Miroirs des princes*. Ces ouvrages instruisaient les gouvernants sur la pratique des vertus, théologiques et morales, jugée tout aussi importante que la connaissance du fonctionnement des institutions. Nous devons nous inspirer de cette littérature et des exemples des bons gouvernants de notre Histoire que l'on peut transposer à notre époque, meilleur moyen de préparer la relève. «Cher fils, disait saint Louis à son fils, s'il advient que tu deviennes roi, prends soin d'avoir les qualités qui appartiennent aux rois».

De bonnes institutions ne protègent pas à elles seules l'autorité, si son ministre n'est pas à la hauteur de la tâche. Gardons-nous d'omettre cette vérité dans le combat politique. ■

J. H.,

in *L'Homme Nouveau*, 14.01 2017.